

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du
JOURNAL,
Rue de la Camargo n. 31.

HONNEUR ET PATRIE!

PRIX

de
L'ABONNEMENT]
3 francs par mois

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On s'inscrit au bureau du PATRIOTE ou on reçoit les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

ALMANACH FRANÇAIS.

Mercr. 11—Combat de Woimar (Prusse), par le maréchal Lannes (1806).

MONTEVIDEO.

octobre 11 1843.

Toute la population de Montevideo est encore atterree de l'horrible spectacle que lui a donne Oribe le samedi de la semaine dernière. Quatre cadavres d'hommes egorges par lui, aux avant postes ont été apportés en ville et exposés, par ordre de l'autorité, à la vue du peuple effrayé de tant de cruauté, mais plus décidé que jamais à venger dans le sang du barbare lieutenant de Rosas cette violation des lois divines et humaines.

Des étrangers de distinction, diplomates et militaires, sont venus s'assurer par eux-mêmes de l'horrible vérité, afin d'en rendre compte à leurs gouvernements. Mais on cherchait en vain dans cette foule impuissante, émue, indignée, l'amiral commandant les forces françaises et le consul de France. Comment accepteraient-ils les preuves des crimes commis par Oribe? Que pouvait-on espérer deux dans cette circonstance, où les victimes étaient orientales, puisque l'égorgement de nos deux compatriotes, Jean-Baptiste et Mirrier n'a pas su les enduire? Il y a plus qu'une affectation de haine pour ce gouvernement et pour nous même chez M. Massieu et M. Pichon, il y a mepris flagrant des princi-

pes humanitaires qu'impose la société du 19^{me} siècle.

Est-ce donc pour donner une fausse idée de leur pays, pour rendre la France odieuse, que ces deux hommes ont été jetés ici?

La conduite de M. Pichon s'explique en quelque sorte par le vertige que lui cause son inexplicable et honteuse partialité pour Oribe. Mais que M. Massieu, un vice-amiral de France, se laisse aveuglément conduire par une tête folle comme celle de M. Pichon, c'est ce qu'il est impossible de comprendre. M. Pichon commande, et l'amiral tra, tourne à droite, tourne à gauche, en arrière marche! et l'amiral obéit. Ceci rente bien dans le rôle de caporal prussien, mais un vice-amiral!... pauvre vieillard!

Désespérant de voir sa longanimité produire les résultats qu'il en avait si longtemps attendus, le gouvernement legal de la république Orientale vient de lancer son décret de représailles. Le cœur est contristé à la pensée de tout ce sang qui doit encore être versé; mais qui doit-on en accuser? N'est-ce pas M. Mandeville l'indigne ministre de la Grande-Bretagne, à qui le general Paz, aussi remarquable par son humanité que par ses grands talents militaires, offrit inutilement en 1842 de regulariser la guerre? N'est-ce pas M. le comte de Lurde, ministre plénipotentiaire de France, de cette France qui a toujours marché à la tête de la civilisation, de cette France si vantée et à si juste titre, pour l'aménité de ses mœurs, pour l'humanité

de ses guerriers; n'est-ce pas M. le comte de Lurde, dont le dédaigneux égoïsme laisse commettre des crimes à l'abri desquels le met son pavillon? Car il faudrait jeter son cigare, quitter le coin de son feu, se priver des douceurs de coussins moelleux; il faudrait aussi parcourir des rues boueuses, prendre la peine de discuter, peut-être ouvrir quelque volume du droit des gens... en vérité l'humanité ne vaut pas cela. N'est-ce pas aussi M. Pichon qu'il faut accuser ou plutôt n'est-ce pas lui, surtout, qui est coupable? M. Pichon qui, sans cause, sans provocation, et seulement parce que son amour propre fut blessé au mois de février dernier, n'a pas hésité entre Oribe, l'homme de sang, et le gouvernement oriental, gouvernement si digne de son respect par le contraste qu'il offre avec celui de Rosas, par la modération, la patience, la bonté tout opposée avec lesquelles il s'efforce à ramener ses nationaux égarés. N'est-ce pas encore M. Massieu de Clerval qui, oublieux de son titre de vice-amiral, a permis qu'Oribe, l'homme-tigre lui jetât au visage deux têtes de français après avoir engagé sa parole de general qu'il respecterait ses prisonniers? M. Massieu de Clerval qui n'a pas un mot à opposer à l'afreuse circulaire d'Oribe parce que M. Pichon lui a dit de se taire?

O vieillard! rappelez vous que vous fûtes homme, que vous aussi avez des enfants, et ne quittez pas ce pays sans nous donner la preuve qu'un sentiment humain fait encore battre votre cœur; faites une seule bonne action afin qu'on ne dise pas que vous êtes resté trop longtemps sur la rade

FEUILLETON.

CORSAIRES DE LA REPUBLIQUE FRANÇAISE.

LE CAPITAINE NORDEILLE.

Une agitation extraordinaire régnait dans Marseille vers l'après-midi du 6 février 1793; de nombreux négociants et armateurs étaient réunis par groupes sur le port, et, à la chaleur de leur conversation, il était aisé de deviner qu'un événement important en faisait tous les frais. Quant aux matelots et marins, ils se livraient aux plus bruyantes comme aux plus joyeuses démonstrations.

C'est que la nouvelle de la déclaration de guerre de la nation française aux rois d'Angleterre et des Pays-Bas venait d'arriver dans le chef-lieu des Bouches-du-Rhône; le courrier qui l'avait apportée avait franchi avec une rapidité inouïe les deux cents et quelques lieues qui séparent Marseille de Paris, et il était porteur des lettres de marque nécessaires à nos corsaires pour la course à laquelle ils se préparaient silencieusement depuis plus d'un mois. La guerre était prêtes; les notes insolentes pour la républi-

que, adressées par le cabinet de St-James à notre ambassadeur à Londres, le citoyen Chauvelin, étaient depuis long tems considérées comme le commencement d'agression de la part de la Grande Bretagne: de fait, la république et l'Angleterre se trouvaient en état de rupture ouverte, et s'apprétaient à cette terrible et implacable qui a ensanglanté la mer et l'Europe pendant plus de vingt années. La guerre ne surprit donc personne; elle trouva tous nos armateurs prêts à la course, tous nos marins brûlant de combattre.

La célérité de l'estafette qui transmit à Marseille cette solennelle déclaration de guerre, nous donnait un grand avantage sur les navires anglais, nombreux alors dans la Méditerranée, et notre marine était en profiter avec la rapidité de la foudre. Une heure environ après l'arrivée de ce courrier, une foule immense se portait vers la sortie du port; le vent était frais, la mer légèrement houleuse, le ciel couvert; la pluie tombait par intervalles, mais elle ne dispersait pas les curieux accourus à un spectacle fait pour exciter le patriotisme et le courage des plus tièdes entre les Marseillais: une quinzaine de bâtiments armés, trois-mâts, bricks, goélettes, longres, défilaient successivement, et après avoir saisi de plusieurs coups de canon la tour ronde du port, s'éloignaient majestueusement au large:

Le premier de tous ces bâtiments était un joli brick, coquettement peint, dont les flancs laissaient gracieusement entrevoir les bouches de 16 canons de 16, tandis que sur ses gaillards d'avant et d'arrière 4 petites pièces d'artillerie semblaient disposées comme un ornement débonnaire, tant le bronze était luisant et poli. Sur la poupe du brick on lisait en grosses lettres d'or ce nom magique: la République Française. Cent cinquante-huit marins des départements du Var ou des Bouches-du-Rhône formaient, sous le commandement du capitaine Hippolyte Nordaïlle, l'équipage du brick: c'était un fin voilier; aussi le sénaphte ne tarda-t-il pas à le perdre de vue.

Cette première expédition des corsaires marseillais fut généralement fructueuse; le Club de Marseille, l'Incantant, l'Africain, la Carmagnole, etc., ramènèrent au port de riches et nombreux prises. Seule, la République Française ne fut pas heureuse; pendant deux mois, elle croisa inutilement dans la rivière de Gênes, dans le golfe de Lyoo, sur les côtes d'Espagne: par une fatalité inouïe elle ne put jamais apercevoir une voile ennemie. Un ouragan terrible avait éclaté dans la Méditerranée, vers le milieu de mars; les Marseillais, n'ayant aucune nouvelle de la République Française, crurent qu'elle s'était perdue

de Montevideo; afin, s'il faut tout vous dire, qu'on se console de vous y avoir vu; afin que vous même, lorsque vous serez rentré dans le sein de votre famille, puissiez penser sans remords à celles que vous laissez ici.—Oh! que n'avez-vous suivi les nobles enseignements qui, plus d'une fois, vous ont été donnés par un autre chef militaire que tout le monde bénit, et qui trouve, dans sa conscience, plus qu'une compensation aux hostilités d'un diplomate que chacun hait et méprise.

Amiral, vous ne pouvez compter ni sur M. de Lurde, ni sur M. Pichon, ni sur M. Mandeville, mais vous êtes assez fort pour agir sans eux.—Songez à ce que vous devez à votre pays, à l'humanité, à vous même, et agissez.—Faites cesser des égorgemens qui ne sont dans les mœurs d'aucun peuple civilisé; faites le, amiral, sous peine de voir retomber sur votre tête le sang de tant de victimes égorgées pour satisfaire la vengeance d'un monstre à figure d'homme, dont la société rougit, que l'humanité repousse, et qui ne trouve d'alliance possible qu'avec les méchants.

Quant à vous, Messieurs de Lurde, Pichon et Mandeville, vous êtes jugés; vous êtes des traîtres et des lâches—traîtres aux pays qui vous ont envoyés et dont les instructions ne sont que les conséquences de vos faux rapports; lâches, parce que vous avez eu peur de Rosas et de sa misérable. Recueillez donc le prix de votre honte.—quelque part que vous alliez vous n'y trouverez ni considération, ni repos—vous portez au front, en caractères indélébiles, le stigmate de vos crimes.—On pourra nous blâmer, mais les hommes de cœur ne nous refuseront pas l'intérêt que mérite notre courageuse résolution; à nous leurs sympathies, à vous le mépris, l'horreur que vous méritez.

Ceux qui par leur mission sont chargés d'éclairer l'opinion publique sur les intérêts de la société, doivent avant tout apporter dans leur vigilance une justice sévère. Individuellement parlant, chacun de nous est maître de ses actes, mais en ce qui touche ses relations avec ce qui nous entoure, personne n'a le droit de se mettre en opposition avec la volonté de la loi. Puisque nous voulons être les défenseurs de l'ordre, puisque nous prêtons un généreux appui à une administration qui donne des garanties de morale et de

dans la tempête, ou qu'elle avait été capturée. Il n'en était rien cependant, et le 1er avril elle se trouvait à la hauteur du cap St-Martin, sur les côtes d'Espagne.

Les matelots de quart étaient à leur poste et se promenaient de long en large sur le pont; sur le gaillard d'arrière, deux personnages, dont l'un s'adressait nonchalamment à l'une des deux caronades, tenaient le colloque suivant:

—*Trou de l'air!* capitaine, s'écriait le premier avec un accent provençal fortement prononcé, nous sommes tout à fait encorqués. Le guignon nous poursuit avec un acharnement diabolique. C'est aujourd'hui le 53e jour depuis notre départ, et nous ne sommes pas plus avancés qu'alors. Nous sommes des corsaires pour rire. Nous nous promenons en amateurs, nous faisons les crânes, et pas le plus petit ennemi à travailler, pas le moindre homard anglais à déroger. *Bagasse!* ça devient monotone.

La figure du capitaine, sur laquelle dardait un brillant rayon de soleil, s'était rembrunie à ces paroles; pour dissiper le mécontentement que revivait en lui son lieutenant, il essaya de rompre la conversation en commandant, avec un énergique juron, à un petit mousse accroupi près de lui, d'aller chercher sa pipe. Mais le lieutenant ne se tint pas pour battu, et continuant à exhaler sa mauvaise humeur, il poussa un profond soupir, et continua ainsi:

—Mauvaise idée que nous avons eue, de venir baguigner par ici. Toujours le ciel, le rivage et la mer, sans un pauvre petit leopard à apprivoiser; les Hollandais nous font aussi banqueroute. *Trou de l'air!* j'aimerais autant continuer à vendre du stockfish dans ma boutique de la Casbière, que de faire le monarca avec vingt braves camarades toutes prêtes à entamer la conversation. Si je

respect aux intérêts de tous, soyons aussi de sincères conseillers sur tout ce qui lui importe de savoir. Un décret très sage vient d'enjoindre à tous les citoyens en armes d'avoir à se présenter pour faire connaître les différents corps auxquels ils appartiennent. Cette mesure a été reconnue d'une extrême urgence du moment où le gouvernement vient de la prendre; qu'il sache donc la faire exécuter. Pourquoi par exemple tolérer plus longtemps un abus qui remplit d'indignation et produit les plus funestes effets en même temps qu'il prive la cause de l'humanité d'un certain nombre de bras que l'égoïsme ou la lâcheté lui ravissent. Pourquoi permettre que pendant les guerrillas engagées et soutenues aux portes de nos murs par les soldats de la patrie associés à leurs généreux alliés, les terrasses des maisons se couvrent de nationaux équivoques sans opinion comme sans cœur, dont la lâche et vile conduite semble insulter leurs généreux compatriotes occupés à verser leur sang pour le salut de tous! Ces êtres dégradés qui connaissent si mal leur devoir, sont bien aise d'assister de loin et hors du danger à des scènes où leurs âmes dépravées ne sauraient trouver aucune émotion ni aucun sentiment hors la peur. Ces engagements ou l'humanité se trouve aux prises avec la destruction, l'assassinat et la mort, ne sont pour eux que des passe-temps du moment, sans que les battements de leur cœur en soient ou accélérés ou ralentis. Leur poitrine ne se dilate ni aux plaintes de la patrie ni aux soupirs des victimes que fait le plomb ennemi. Leur froid égoïsme est égal à leur abominable lâcheté, et ces enfants dénaturés quoique ne se trouvant pas dans les rangs des sbires de Rosas, versent journellement dans les vaines de celui qui les voit une dose de plus d'indignation ou de découragement. Nous le repetons parcequ'il en est besoin; que l'administration

n'apporte en dot à ma cousine Nathalie que mes parts de prises, nous ne risquons rien de faire la *bouillabaisse* avec des cailloux en guise de rougets!

A ce compliment de condoléance empreint d'un certain égoïsme, le capitaine répondit par un nouveau juron, aussi fortement accentué que le premier, le lieutenant y vit une approbation de son dire; tandis que le petit mousse qui apportait la pipe interprétait avec terreur le blasphème qui gourmandait sa lecture, et prenait d'avance son parti de la correction suspendue sur sa tête comme l'épée de Damoclès.

Un incident inattendu sauva les épaules du mousse de quelques coups de garçette et mit un terme aux lamentations du lieutenant.

—Navire! venait de s'écrier la vigie du grand hunier.

—D'où vient-il? demanda le capitaine en embouchant son porte-voix.

—Il vient vers nous à toutes voiles au sud sud-ouest. Il est gros, capitaine, et je lui crois de bonnes dents.

—Enfin, s'exclama joyeusement le second en se frottant les mains, nous aurons peut-être à qui parler.

—Allons, Moucheron, ajouta le capitaine en allongeant un coup de son porte-voix au mousse qui continuait à lui présenter sa pipe et son briquet à pierre, ma lunette d'approche. Quant à vous, les enfans, dit-il d'une voix tonnante aux hommes de l'équipage groupés autour de lui avec une anxiété toute belliqueuse, si c'est de la besogne qui nous arrive, montrez que nous sommes des Marcellais. Allez, piteux, chacun à son poste de combat, et gare à l'anglais, si c'en est un!

Un long cri de: *Vive la république!* accueillit ce

ouvre bien les yeux sur ces abus vraiment scandaleux et qu'elle sache trouver les mauvais citoyens. Il ne suffit pas d'avoir un morceau de ruban rouge à son chapeau pour payer sa dette à la patrie. Ce compte ne s'acquitte ni à la maison, ni par le chapeau, mais bien sur le champ d'honneur à côté de ses camarades.

Monsieur le Rédacteur,

C'est pour moi un plaisir de porter à votre connaissance (afin de le communiquer à vos lecteurs) un acte de générosité de M. Pichon.

Marianne Ybarondo, native de la commune d'Arrugne (Basses-Pyrénées), restée veuve il y a plus d'un an, avec trois petits enfans dont le plus âgé n'a que quatre ans, elle possédait pour toute fortune une castilla, dont les créanciers de son mari s'emparèrent, et cela ne fut pas suffisant, car il ne resta à cette pauvre veuve, pour nourrir et élever ses trois petits enfans, que quelques faibles ressources, fruit de la plus grande économie et qui ont servi à subvenir à leurs besoins jusqu'à ce jour.

Enfin, cette dernière ressource étant épuisée, se voyant dans le plus grand dénuement, elle prit le parti (plus pour ses enfans que pour elle) de s'adresser à M. le consul de France, elle s'y fit accompagner par MM. Martin Casanave et Etheverry. Mais M. Pichon repoussa sa demande, malgré l'attestation de ces deux messieurs auxquels pourraient se joindre plus de mille de nos compatriotes qui connaissent la moralité et la triste position de cette malheureuse femme.

Cet acte d'inhumanité de M. le consul nous étonne d'autant plus qu'il est avéré que M. Pichon accorde des secours à des gens qui pourraient s'en passer, et nous porte à croire que si le mari de cette pauvre femme vivait, il eut fait droit à sa demande, n'eût-ce été que pour lui empêcher de prendre les armes, et enlever un défenseur à la cause de l'humanité et de la liberté.

J'ose espérer, M. le Rédacteur, que vous voudrez bien insérer la présente dans votre prochain numéro, puisse-t-elle déléter les yeux à ceux qui doutent encore que M. le consul est un philanthrope éclairé, protecteur de la veuve et de l'orphelin.

J'ai l'honneur de vous saluer.

CHARREYRE.

brève harangue. En un clin d'œil, le branle-bas fut fait et tout se trouva disposé pour l'attaque.

Pendant quelques minutes, le capitaine Nordville tint sa longue vue braquée sur le navire; celui-ci grossissait rapidement; bientôt un nuage de fumée s'éleva sur ses flancs, et un large pavillon royal espagnol se déploya à son arrière, salué d'un coup de canon.

—Encore une fausse alerte; nous sommes volés. Vous pouvez rentrer chacun chez vous et vous allonger sur les himacs. C'est un espagnol; c'est la frégate la *Conception*.

Et posant sa lunette marine, le capitaine, dont la mauvaise humeur était à son comble, se tourna vers le malheureux mousse sur lequel tout l'orage menaçait de nouveau d'éclater:

—Je t'avais pourtant demandé ma pipe, petit drôle!

Moucheron, terrifié à sa voix, la lui remit en tremblant, et s'éleva au pas de course, en haïe des coups de garçette; le capitaine reprit sa première attitude sur la caronade, et, lançant plusieurs buffées de fumée à la figure toute renfrognée de son second, il ajouta:

—Cette frégate-là nous porte aussi malheur; voilà la cinquième fois qu'elle se trouve sur notre passage depuis quinze jours. Encore si elle était assez gentille pour nous communiquer des nouvelles de France. Mais ces imbéciles là se croiraient d'imbéciles s'ils nous parlaient.

La physionomie du second devenait de plus en plus soucieuse à ces paroles, que Nordville essayait vainement de rendre jvriales, tout en cherchant de l'œil Moucheron, son souffre-douleur.

(La suite au prochain numéro)

Après un assez long exposé des griefs qui ont motivé la résolution suivante, et dans lequel sont articulés les plus flagrants de ces griefs contre M. Leonardo Sousa Leitte consul général de Portugal.

Le gouvernement de la république Orientale a rendu le décret suivant.

Art. 1er. A partir du jour 8 octobre est suspendu l'exequatur accordé à M. Leonardo Sousa Leitte comme consul général de Portugal près cette république.

Art 2e. M. Leonardo Sousa Leitte, devra sortir de cette capitale dans le délai de six jours à partir de la présente date, et pourra se diriger sur le point qu'il lui conviendra.

Art 3e. Le présent décret sera public, et communiqué au corps consultative etc.

JOAQUIN SUAREZ.
SANTIAGO VAZQUEZ.
MELCHOR PACHECO Y ORES.
JOSE DE BRIL.

Des circonstances imprévues nous ont empêché de donner aujourd'hui la traduction des articles que nous avons promis à nos lecteurs, nous ferons notre possible pour qu'ils paraissent dans le prochain numéro.

NOUVELLES DIVERSES.

Paris, 26 juillet.

Nous lisons aujourd'hui non sans étonnement, dans le *Sicéle*, un panégyrique superbe de M. l'amiral Mackau que nous trouvons d'un autre côté revu et augmenté dans le *Constitutionnel*. Or le nouveau ministre est le type le plus parfait de la légitimité rallié. Il était l'un des candidats les plus chéris de M. de Polignac. Il était de plus le favori de Mme la duchesse d'Angoulême, et si nous ne nous trompons une de ses filles est filleule de cette princesse. Les articles de ces deux journaux ont eu une réponse indirecte aux attaques dont cette nomination a été l'objet de la part de plusieurs organes de l'opposition indépendante, et ce langage est d'autant plus surprenant dans le *Constitutionnel* et le *Sicéle*, qu'ils se montraient naguère fort avertis à rompre les liens de l'ancienne coalition de M. Thiers avec les légitimistes. Un mot donnera la clef de cette évolution. M. de Mackau a été l'instrument du ministère du 1er mars dans l'un de ses actes les plus déplorables de faiblesse et de platitude. Ce fut lui qui sur le refus de M. Baudin accepta la mission d'aller conclure ce honteux traité de Buenos-Ayres dont le *Constitutionnel* a le courage de lui faire ce matin un titre de gloire. Cette complicité avec M. Thiers suffit pour effacer le passé de ce ministre, et les éloges que lui décerne le *Sicéle* nous prouvent que l'influence de M. Thiers est toujours toute puissante dans la rédaction de ce journal.

(Commerce)

Paris, 1 août.

Le ministère ne fait publier ce soir aucune nouvelle d'Espagne.

Il ne peut ignorer cependant que les négociations entamées par les consuls étrangers avec le gouverneur de Manjouich ont eu pour résultat le maintien du statu quo jusqu'à ce qu'on ait pu recevoir des instructions du nouveau gouvernement qui vient de s'établir à Madrid.

En conséquence, et avec l'assentiment de la junte, le lieutenant d'Échalecu, accompagné d'un officier de la garnison du fort, est parti pour Madrid le 27. Il paraît qu'Échalecu croit que sa conduite n'y sera pas vue de trop mauvais œil.

Quant à la junte, on assure à Perpignan, d'après les nouvelles les plus récentes, qu'elle s'était décidée à remettre en liberté les personnes arrêtées ces jours derniers comme réactionnaires, prévoyant sans doute qu'on pourrait trouver qu'elle avait mené cette affaire avec un peu trop de vivacité.

(Commerce.)

—On écrit des Hautes-Pyrénées, le 2 juin :

« La foule des étrangers visitant les ruines du village de Saint-Martin (route de Tarbes à Bagnères), détruit ces jours derniers par une trombe de vent, va toujours croissant.

On y vient de toutes parts, les voitures publiques n'offrent plus assez de places; on y a vu plus de 20,000 personnes durant les seules journées de l'Ascension et de dimanche dernier.

« Tout le monde se retire effrayé du théâtre de cette grande catastrophe impossible à dépeindre. On ne pourrait pas, sans l'avoir parcouru, avoir une juste idée de cette scène d'horreur et des désastres causés, pas plus qu'on ne peut concevoir comment il a pu se faire, que, dans quatre ou cinq communes victimes de cet épouvantable sinistre, personne n'ait péri. »

(Revue du Havre.)

—La députation chargée par le congrès de la paix de présenter au gouvernement anglais la résolution qu'elle a prise le 27 juin, sur la proposition de M. le marquis de Larochehoucauld-Liancourt, a été reçue par sir Robert Peel le 1er juillet à deux heures.

La députation présidée par M. de Larochehoucauld est composée des délégués d'Angleterre, des États-Unis, de France et de Belgique, a été présentée au premier ministre par M. le docteur Bowring, membre du parlement.

La résolution a été lue par M. John Jefferson, secrétaire du congrès, en ces termes: que le congrès a voté une adresse à tous les gouvernements pour les prier d'introduire dans tous les traités qu'ils concluront une clause par laquelle ils s'obligent dans tous les cas de dissentiments internationaux à en référer à la médiation d'une ou de plusieurs puissances amies.

Sir Robert Peel a répondu qu'il recevait avec plaisir cette communication, qu'il partageait les sentiments qu'elle exprimait, qu'en ce moment les gouvernements d'Angleterre et de France étaient occupés de concert à terminer par une médiation amicale les différends entre Buenos Ayres et Montevideo, qu'il espérait qu'il en serait souvent de même à l'avenir, qu'il serait peut-être difficile quelquefois d'insérer d'avance dans les traités une clause de médiation obligatoire, mais qu'il partageait le vœu du congrès à cet égard et qu'il userait, autant que possible, dans cette vue, de son influence dans les négociations.

La députation a été reçue parfaitement satisfaite de l'accueil qu'elle avait reçu et des sentiments manifestés par le ministre en aussi parfaite harmonie avec les siens.

Sir Robert Peel ne vaut pas mieux que M. Guizot.

(Courrier Français.)

ESCLAVE.

Pauvre nègre, avili, que la force a fait naître,
Le front toujours courbé sous les regards d'un maître,
Dont tu subis la loi;

Homme qui, chaque jour vide la coupe amère
Des douleurs, qu'en naissant, tu reçus de ta mère;
Un souvenir pour toi.

Naguère, j'habitai sur la rive africaine
Où, libre, je comptais les anneaux de ta chaîne
Sur tes membres meurtris.

Je t'ai vu, haïssant, sans murmure et sans rage,
Aux outrages du maître opposer ton courage
Qui n'était pas compris.

Combien de fois, alors, en voyant ta constance,
N'ai-je pas déploré l'infâme dépendance
Qui pèse sur ton cœur!

Esclavage cruel, affreuse tyrannie
Qui déchirent ton corps et qui font de ta vie,
Une longue douleur.

Des coups que tu reçois, tes chairs sont sillonnées,
Tes heures sont des jours et tes jours des années
Qui te verront souffrir,

Et si dans ta douleur une plainte t'échappe,
Tu trouves sur tes pas, le maître qui te frappe,
Empressé d'accourir.

Et pourtant, comme nous, enfants de même père,
Le ciel en te créant nous dit: «C'est votre frère,
» Partages avec lui.»

Nous avons dit au ciel: «C'est à nous la nature;
» Pour nous la liberté, pour lui la détresse
» Qu'il nous montre aujourd'hui! »

Attends encore, Nègre; un jour viendra peut-être;
Où celui que tu seras ne sera plus ton maître,
Chaque chose a son cours.
Espère, et quand pour toi viendra la délivrance,
Pardonne au Blanc tes maux, si pour tant de souffrances
Il vient à ton secours....

Attends B....E.
(Revue du Havre.)

VARIETES.

PHYSIOLOGIE
DE L'ÉTUDIANT.

(Suite et fin.)

CHAPITRE XV.

Disertation philosophique mais non humanitaire sur les excès.

Or, pour bien éclaircir ce point plus ou moins obscur on ne doit s'en rapporter qu'à des auteurs de poids.

Lorsqu'après cet examen plus ou moins brillant (plus souvent moins) arrive enfin le jour du départ, l'étudiant est ordinairement conduit jusqu'au marchepied de la diligence par une jeune personne très-sensible qui inonde de ses larmes la cour des messageries Lafitte et Gaillard; ce qui est très-malheureux pour les autres voyageurs, ils prennent de l'humidité. L'étudiant étant homme et Ferrangais, a plus d'empire sur son cœur et sur ses glandes lacrymales. Aussi grâce à sa force d'âme, parvient-il à continuer à fumer tranquillement son cigare, en disant à son Ariane:

—Allons, Fifine, allons, ne pleure donc pas comme ça, c'est des bêtises.

—Vois-tu, c'est plus fort que moi!.. Je ne pourrai jamais t'attendre pendant deux mois!

—Comment dois-je prendre ces paroles, Fifine?

—Je les prends, que je me pènerai!

—Allons, Fifine, pas de ces idées-là..

Tiens, voilà six sous, tu monteras dans l'omnibus pour traverser le Pont Neuf... et jure-moi que tu ne regarderas seulement pas la rivière..

Puis, dès que l'appel des voyageurs commence, l'étudiant imite l'écarquill dans un de ses plus périlleux exercices et grimpe sur l'impériale après avoir déposé un dernier baiser et une dernière bouffée de cigare sur l'œil de sa plaintive tourterelle, qui s'écrie:

—Tu m'écriras... bien sûr?

—Du premier relais.. Fifine.. du premier relais.

Quelques jours après, le jeune voyageur arrive au sein de ses larmes, se fait des reproches de n'avoir pas encore songé à accomplir sa promesse, se dit:

—Il est huit heures du soir.. Qu'est-ce que fait ma pauvre Fifine dans ce moment-ci.. je suis sûr qu'elle est à sa fenêtre, et qu'elle regarde les étoiles en pensant à moi..

Or, à la même heure, la jeune veuve, qui menaçait de se périr de désespoir, prend une glace, et même deux glaces, au Palais-Royal, pendant que, pour se distraire pendant les longues soirées d'octobre, l'étudiant, réfugié à la campagne, se voit obligé de faire un cent ou même plusieurs cents de piquet avec le curé du village, —ou de jouer en famille un nombre indéterminé de parties de loto.

CHAPITRE VI.

Fin finale.

Prenez une chenille, ou, si vous avez des préjugés vulgaires et si vous éprouvez du dégoût pour ce petit être, qui pourtant est fort inoffensif—regardez une chenille, suivez attentivement sa croissance et ses allures pendant cinq ou six semaines, et vous finirez par assister au spectacle d'un insecte venant d'une métamorphose:—l'insecte rampant devient un brillant papillon. Eh bien, toujours sans autre comparaison, l'étudiant nous offre le spectacle prodigieux d'une métamorphose non moins étonnante,—consistant elle a lieu en sens inverse; c'est-à-dire qu'après avoir voltigé pendant trois ans à Paris,—le brillant papillon, une fois retourné en province, se transforme en chenille pour le restant de ses jours.

Du jour où il est reçu avocat ou docteur en médecine, l'étudiant n'est plus le même homme, il achète un habit

noir, il fait couper ses cheveux, il ne prend plus de tabac qu'en priant.—Bref, il devient un jeune bourgeois rangé, montant exactement la garde, et ne connaissant plus les dominos même de son.

L'un se met à courir après les malades, l'autre après les plaideurs.—celui-ci après les ministres qui disposent des places de substituts.—et celui-là enfin après les jeunes filles richement dotées!

Ce sont surtout les futurs avoués ou notaires qui entrent le plus avant dans les voies d'une réforme complète:—ils se mettent en elbeuf sur des pieds à la tête.—habit, pantalon et gilet.—Le soir donne un air grave qui inspire beaucoup de confiance aux pères et mères de famille:—ils se disent dès le premier abord:—Voilà un jeune homme en elbeuf noir qui bien certainement fera le bonheur de notre Virginie!

Le jeune homme continue à fasciner la famille, il apprend à jouer au whist, et se plaint d'avoir mal au cœur quand quelque fumée par hasard un cigare à côté de lui.

Bref, avant la fin de l'année il épouse une jeune personne agréablement dotée par la nature et plus agréablement dotée par ses parents.

Ce qui lui permet d'acheter une étude de notaire avec pannonceaux dorés,—et, en vertu des pouvoirs que lui donne sa nouvelle profession, des contrats de mariage, etc. etc., c'est-à-dire qu'il fait tant de choses, que quelquefois même il fait banqueroute.

Les étudiants, enfilés dans la robe noire du ministère public se marient moins vite, mais ne se livrent pas à une morale moins effrénée.—L'ancien Démosthènes et Cicéron à propos du petit délit forestier, les pères de l'Eglise sont auprès d'eux bien peu de chose quand il s'agit de sévir en pièce correctionnelle un danseur qui s'est permis le canot.

Enfin, arrivé à quarante ans, l'ex-étudiant, en quelque position que le sort lui ait faite, a inmanquablement pris une femme, du vent et des lunettes.

Ce que c'est que à nous, grand Dieu!

C'est-à-dire que cela rend un homme totalement méconnaissable; et lorsque l'ancien étudiant fait un petit voyage à Paris,—c'est à peine si, dans ce gros bourgeois, l'œil de Fifine elle-même peut reconnaître son ancien Alfred à quinze pas et à quinze ans de distance. Il est vrai qu'Alfred lui-même ne reconnaît plus guère Fifine, la séduisante grisette, dans la respectable sage-femme ornée d'un cabas, d'un chapeau d'ouvrière de loges, d'un tour fabriqué de cheveux qui ne lui appartiennent pas, et de pattes d'oie qui ne lui appartiennent que trop.

Hélas, mon cher monsieur,—hélas! quelquefois l'étudiant finit plus tristement encore, et l'ex-heros de la Grande-Chaumière, l'ex-lion du grand estaminet de l'Univers, l'ex-séduteur de toutes les plus jolies grisettes de Paris, est étudiant enfin dont la poitrine d'homme a été calcinée par tant de brûlantes passions,—y compris celle du billard et des petits verres,—n'a plus au monde qu'une seule passion,—celle de la pêche à la ligne.

O Code civil, si c'est là l'influence que tu exerces sur les plus nobles facultés de l'homme,—on devrait faire une loi pour défendre l'étude des lois!

AVIS DIVERS

AVIS.

Le sieur Jean Dechemindy, ayant vendu son magasin, situé rue de Miriones, à M. Chenevet, prie les personnes qui ont des comptes dépendants dudit magasin, de se présenter jusqu'au dix-huit de courant.

AVIS AU COMMERCE.

M. Devaux, capitaine du brick français Indico, anciennement commandé par le capitaine Frémont, s'honore de prévenir que les personnes qui ont des comptes à réclamer de ce navire sont invitées à leur présenter, chez MM. Isabelle et fils, négociants, jusqu'au 18 du courant, faute de quoi, ils ne seront réglés qu'au retour du navire en France.

Montevideo, 7 octobre 1843.

AVISO AL PUBLICO.

El abajo firmado pone en conocimiento del público, que se retirará para el Rio Grande, dejando en esta plaza a su procurador con bastante poder; cuyo individuo es D. José Joaquín Cuarta Sorza, con el cual se entenderá para liquidar todas las cuentas pendientes.

Montevideo, 5 de Octubre de 1843.

José Q. Ymbao.

A LOUER.

A un homme seul, dans la rue du 25 Mai, n. 41, une chambre tapissée, avec une croisée, donnant sur la rue. On traitera pour les conditions dans la maison même.

EN VENTE.

A la libreria de Hernandez rue du 25 Mai, 2 caricatures lithographiées, sortant de la lithographie de M. Gells

L'une représentant Cyriaco Alderete Président légal, réfléchissant sur les dépenses que lui occasionne le siège de Montevideo.

L'autre représentant le même personnage aiguillant son sabre pour couper la tête aux sauvages unitaires.

AVIS.

M. V. Bruland, médecin, approuvé par la junta d'hygiène publique, a l'honneur d'informer le public qu'il a fixé son domicile rue del Rincon, maison Martin Cazenave.

AVIS

On prie le Français qui a recueilli un oiseau canari sans queue, de vouloir bien le faire remettre chez Mme. Himonet, où il recevra une récompense s'il le desire ou un autre canari jeune.

AVISO

Al público que se ha vendido la fonda situada en la calle de Misiones, de la propiedad de los señores D. Tomás Dorigo y D. Pablo F. O. los señores que tengan cuentas contra dicha casa, ocurrirán dentro de seis días.

Montevideo, septiembre 30 de 1843.

AVIS.

M. Joseph Raymond, autorisé spécialement par S. E. M. le général d'armes à former un bataillon d'infanterie de ligne, invite tous les étrangers de toutes nations, qui n'appartiennent à aucun corps descendant actuellement cette place et qui veulent s'enrôler volontairement, de vouloir bien se présenter chez lui près du café de l'Immortel, où il leur sera donnée connaissance des conditions avantageuses et prerogatives dont ils jouiront.

RAYMOND.

AVIS.

On désire trouver à louer une grande maison soit à un rez de chaussée, soit à étage, offrant pour le paiement toutes les garanties possibles. Les personnes qui en auraient, sont priées de s'adresser au collège français de Mmes Guyot, rue Washington n. 82, ancienne rue San-Diego.

AVIS AU PUBLIC.

L'individu auquel nous avons appliqué la qualification de CAVALLERO DE INDUSTRIA, n'est pas FRANÇAIS. Nous nous sommes servi de sa langue maternelle, afin qu'il comprit mieux notre pensée.

AVIS.

On demande une bonne cuisinière. S'adresser à la pharmacie de la place.

AVIS AU COMMERCE.

Par suite du départ pour la France de M. H. Eschier, la liquidation de la maison Aymes freres, arrivée au terme de sa société, sera faite par M. Arsene Isabelle ex-chancelier du consulat general de France, qui a été muni de tous pouvoirs à cet effet.

AVIS.

Des renseignements sont demandés par leur famille, sur le sort des nommés François Souhain, marin, natif de Marseille, qui se trouvait en 1819, 20 et 21 chez Jean Marie sur le môle.

Et Etienne Borghetta, natif de Marseille âgé de 23 à 24 ans.

Les personnes qui pourraient en fournir sont priées de passer au bureau du "Patriote" où des communications importantes sont déposées pour les intéressés.

POUR MARSEILLE.

Le 10 octobre prochain partira par contrat pour cette destination la neuve goélette française Ann, elle peut prendre encore quelques Tonnes de fret et des passagers. Les personnes qui veulent profiter de cette occasion peuvent s'adresser à M. Laroché Lucas et Co. rue du cerrito No. 44.

AVIS IMPORTANT.

Livres à vendre récemment reçus de Paris et qui se trouvent de restés dans l'institution de M. l'abbé Paul, rue de 25 mai n. 342. Télémaque français Espagnol, et Espagnol français reliure très riche; id. tout en français. Dictionnaire français espagnol et espagnol français par Talhada. Histoire de Napoléon avec portraits, plans de bataille etc par Norvins. Physique avec planches par Biot. Géométrie ou traité de la figure de la Terre, comprenant la Topographie, l'Arpentage, le nivellement, la Géométrie terrestre et astronomique, la construction des cartes etc par Francoeur professeur de la faculté des sciences de Paris.

Ouvrages complets de Mirabou, Histoire de la révolution française par Thiers, Cartes géographiques séparées, Matemáticas, Gramática de Chantreau.

AVIS AU PUBLIC.

En réponse à l'avertissement de Madame Saturnina Navarro de Lira, inséré dans le No. 1110 du Nacional, M. Joseph Reynaud répond:

1.° Qu'il ne refuse pas de payer le loyer de l'imprimerie Orientale; mais qu'il est en contestation avec la dite dame pour la quotité de ce loyer.

2.° Qu'une fois cette contestation terminée, et le chiffre du loyer fixé, la commission de nos profugos à arrêté le paiement de ce loyer.

3.° Que l'imprimerie de cette dame est libre depuis le 30 juin; il était convenu avec elle que M. Reynaud quitterait l'imprimerie Orientale le 1.° juillet 1843; le 30 juin, l'imprimerie était libre, et le propriétaire de la maison était averti depuis le 15 que M. Reynaud la quittait. Avis en fut donné à la dite propriétaire. La preuve en sera faite au besoin.

AVIS.

Les personnes qui désirent apprendre à danser, le bâton ou la contre-pointe, voudront bien se présenter à la salle située rue du 25 de Agosto, n. 181.

S'adresser à M. Baptiste Carbonnel.

Le Gerant, Jh. REYNAUD.

Impimeria Constitucional, Rue de las Cámaras No. 24.